



illéité

Jean Robert Rakotomalala

► To cite this version:

Jean Robert Rakotomalala. illéité. Rakotomalala Jean Robert Syntaxe, narrativité et délocutivité, Editions Universitaires Européennes, 2018, Pragmatique. hal-01713949

HAL Id: hal-01713949

<https://hal.science/hal-01713949>

Submitted on 21 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Résumé : La grammaire d'une langue doit éviter les contradictions d'un point de vue épistémologique. Elle peut tolérer la non exhaustivité du fait que la langue évolue. Pourtant, les manuels auxquels se réfèrent les professeurs de français donnent des solutions contradictoires à certains problèmes de grammaire. C'est le cas notamment de deux ouvrages : *Grammaire française* (DUBOIS, JOUANNON, & LAGANE, 1961) et *Grammaire* (DUBOIS & LAGANE, Grammaire, 2014). Notre objectif est de résoudre ces contradictions par le recours à la pragmatique.

Mots clés : sujet apparent, sujet réel, mythe, grammaire, préservation de la face.

Summary: the grammar's language must avoid contradictions in epistemological point of view. It can tolerate the non-exhaustiveness because of language's evolution. Therefore, the manuals which teachers of French refer to give issue contradicted, as the two books do: *Grammaire française* (DUBOIS, JOUANNON, & LAGANE, 1961) and *Grammaire* (DUBOIS & LAGANE, Grammaire, 2014). Or aim is to give issue to these contradictions by recourse of pragmatic.

S'il faut entendre par « manuel » un ouvrage didactique ou scolaire, alors il faut aussi admettre que « manuel » répond à ce que les sociolinguistes appellent « extension de sens » parce qu'à l'origine, il s'agit d'un adjectif qui qualifie les activités de la main par opposition aux activités intellectuelles, il existe même un usage vieilli de châtiment manuel dont la trace se trouve dans l'expression « en venir aux mains ». Nous comprenons alors qu'un « manuel » est un ouvrage qu'il faut toujours avoir à portée de main afin de se former dans une discipline donnée.

Il nous semble par contre qu'un manuel dans ce sens soit un délocutif. Rappelons brièvement que la délocutivité est le transfert d'un acte de langage issu d'un discours plus ou moins ritualisé vers un nouveau signifiant de taille plus réduite. C'est le cas de l'expression « bonjour¹ » qui dérive de « je souhaite que vous ayez un bon jour² » (RAKOTOMALALA, 2017). Puis, par la suite, la délocutivité peut faire du sur place : dire « bonjour », prononcé /b'jzur/, a rompu son lien avec la transcendance verticale ; l'énoncé n'a plus pour fonction pragmatique de parcourir la distance qui sépare le jour réel défini par ses aléas et le jour bon caractérisé par son adéquation avec le désir humain, pour devenir un parcours de la distance qui sépare et noue en même temps la malséance de la bienséance en termes de politesse.

Le but pragmatique dans cette dernière dérivation illocutoire n'est plus de souhaiter un jour bon à l'interlocuteur mais tout simplement de se montrer poli. Cette délocutivité du

¹ En un seul mot

² En deux mots (adjectif et nom)

même au même est appelée « autodélocutif » (LARCHER, 1985). Par ailleurs, nous soutenons que le véritable délocutif est une conversion d'un acte physique en acte linguistique sur la base de l'analyse du terme « merci » qui est à l'origine est une faveur pour devenir ensuite la réalisation d'un acte de remerciement dans le rapport interlocutif.

Notre objectif dans ce travail est de montrer que l'interprétation du sujet apparent et du sujet réel est une contradiction dans la grammaire. Pour résoudre ce problème, nous allons introduire la pragmatique dans la bataille au niveau de la délocutivité. L'hypothèse qui soutient cette introduction est que le langage porte une trace mythico-religieuse qui justifie certaine forme grammaticale.

Commençons par présenter le problème. Nous lisons dans le premier manuel :

Dans les verbes impersonnels ou pris impersonnellement, on distingue le *sujet apparent* et le *sujet réel*. Le sujet réel, placé après le verbe, fait ou subit l'action indiquée par le verbe. Le sujet apparent est un pronom (*il* ou *ce*) qui, placé avant le verbe, ne joue d'autre rôle que de laisser prévoir le sujet réel : **Il** lui arrive une **aventure** extraordinaire. **Il**, sujet apparent de *arrive* ; **aventure**, sujet réel de *arrive*. (DUBOIS, JOUANNON, & LAGANE, 1961, p. 25)

Ce statut de verbe impersonnel est précisé quelques pages plus loin comme étant la situation de verbe qui ne peut avoir comme sujet que la troisième personne du singulier et que cette troisième personne du singulier ne soit pas désignative d'une référence connue. Le passage ne se donne pas la peine de spécifier que seule la troisième personne du singulier au masculin peut subvenir au statut impersonnel du verbe, la troisième personne du singulier au féminin y échoue :

On appelle *verbes impersonnels* les verbes qui n'ont que la 3^e personne du singulier, sans que celle-ci désigne une personne ou un objet déterminé : **Il faut** ; **il pleut** ; **il neige** (ibid. p. 81)

Pourtant, quand les mêmes auteurs traitent de l'infinitif, ils indiquent que celui-ci se caractérise par l'absence du sujet, mais quand il s'agit de donner des exemples d'illustration tout se complique au point que nous pouvons dire qu'il y a une contradiction dans la théorie :

L'infinitif est une forme verbale qui exprime une action sans indication de personne ni de nombre : *Nous avons vu l'orage **venir**, les nuages **s'amonceler***. (Ibid. p. 112)

Il est très facile dans ces exemples de démontrer l'imposture. D'après le principe de récursivité, CHOMSKY nous apprend que la base du langage est de pouvoir reproduire une structure autant que la mémoire peut supporter :

Si une grammaire ne possède pas des processus récursifs, elle sera excessivement complexe. Si elle comporte des mécanismes récursifs, quels qu'ils soient, elle produira des phrases en nombre infini. (CHOMSKY, 1979 [1957], p. 27)

La subordination est un exemple clair de la récursivité par ce qu'elle enchâsse des phrases les unes après les autres, et parmi celle-ci nous avons la complétive qui intéresse l'exemple ci-dessus. Rappelons pour mémoire que dans une complétive, l'objet d'un verbe n'est pas un groupe nominal mais une autre phrase. Pour insérer une phrase à la place de l'objet nominal, il faut des outils comme la conjonction de subordination ou les locutions conjonctives. Ensuite il faut appliquer la transformation à l'ensemble. Ainsi (1) et (2) peuvent être convertis en (3) et par application de la règle de transformation infinitive, on obtient (4) du fait que les sujets de (1) et de (2) sont identiques :

1. *Je veux une chose*
2. *Je deviens directeur*
3. *Je veux que je devienne directeur*
4. *Je veux devenir directeur*

De cette analyse nous pouvons déployer l'exemple de notre passage en les suites (5), (6), (7) et (8) :

5. *Nous avons vu l'orage*
6. *L'orage vient*
7. *Nous avons vu que l'orage vient*

C'est la postposition du sujet dans la phrase enchâssée de (7) comme cela est expliqué par la linguistique générative et transformationnelle qui entraîne la transformation infinitive dans ce qu'il est convenu d'appeler « construction factitive » dans laquelle on ne peut pas avoir (8) mais seulement (9) :

8. **Le maître fait les élèves danser*
9. *Le maître fait danser les élèves*

Mais si la postposition est stricte avec « faire », seule la transformation infinitive est obligatoire avec les autres verbes puisqu'on peut avoir en ce qui concerne notre exemple (10), (11) et (12) :

10. *Nous avons vu l'orage qui vient*
11. *Nous avons vu l'orage venir*
12. *Nous avons vu venir l'orage*

Ce qui prouve que l'infinitif, dans l'exemple avancé par nos auteurs, possède absolument un sujet, et justement, c'est le sujet qui porte l'indication de personne et de nombre. C'est pour cette raison que les constructions impersonnelles sont toujours de la troisième personne du singulier (au masculin). Reprenons leurs exemples à ce propos convertis en (13) et (14) :

13. *Il lui arrive une aventure extraordinaire (op. cit. p. 25)*

14. *Il court des bruits fâcheux* (Ibid.)

(14) est commenté en ces termes : **Il**, sujet apparent de *court* ; **bruits**, sujet réel de *court* (ibid.). Ce qui veut dire qu'un verbe peut avoir deux sujets distincts aux personnes et nombres différents et prendre les marques grammaticales du sujet apparent.

Il n'est pas trivial de poser que par opposition au mode infinitif dont le statut est d'être la forme nominale du verbe que tout verbe conjugué possède un sujet. En français, la place normale du sujet est à gauche du verbe, s'il arrive qu'il puisse se trouver à droite du verbe et ainsi de déclencher le mode infinitif, c'est que la syntaxe le considère comme l'objet d'une complétive bien qu'il appartienne à une proposition composée d'un sujet et d'un prédicat :

15. *Je vois venir l'orage*

16. *Je vois l'orage venir*

En conséquence, l'impossibilité d'avoir un infinitif dans une phrase matrice découle du fait que le sujet y transmet ses marques grammaticales sur le verbe. Ce qui veut dire que du point de vue de la syntaxe, le véritable sujet est « il » car s'il faut croire que le sujet réel est « bruits » dans (14), on se demande pourquoi il ne transmet pas ses propriétés syntaxiques au verbe. Pourtant cette transmission existe dans les postpositions du sujet :

17. *Fait appel de la décision l'aile dure du mouvement*

18. *L'aile dure du mouvement fait appel de la décision*

On le rencontre également de manière facultative dans les relatives :

19. *Le poisson que prépare la femme est un mérou*

20. *Le poisson que la femme prépare est un mérou*

Ces indices militent en faveur de l'hypothèse que le véritable sujet dans la construction impersonnelle est le pronom « il » placé à gauche du verbe. La grammaire est trop prompte à raisonner du point de vue sémantique selon la logique de la syllepse où l'accord se fait selon le sens et non selon la grammaire, (21) est un accord par syllepse et (22), un accord selon la grammaire :

21. *Une foule de gens arrivent*

22. *Une foule de gens arrive*

La confrontation du français avec la langue malgache ruine complètement cette idée de sujet apparent. Dans la langue malgache, le sujet vient après le verbe et en ce qui concerne les verbes météorologiques, il faut se rendre compte que « il » est un sujet réel comme le montrent les contrastes suivants où la séquence entre crochet indique la traduction littérale :

23. *Avy ny orana [la pluie arrive], il pleut*

24. *Mafana ny andro [le jour est chaud], il fait chaud*

Ainsi, si en malgache est sujet ce qui arrive à droite du verbe de par la structure particulière de cet idiome, il faut admettre que le sujet réel en français est ce qui vient à gauche du verbe. Pour continuer, rappelons le statut des pronoms personnels selon BENVENISTE.

BENVENISTE considère que les pronoms « je » et « tu » sont des individus linguistiques qui naissent de l'énonciation et ne désignent pas des concepts. Par contre « il » est qualifié de non-personne et reprend un concept Cf. (BENVENISTE, 1982 [1966], p. 230 et passim)

La non-personne a pour référent les choses ou les personnes dont on parle ; mais la première personne est celle qui parle et la seconde personne est celle à qui l'on parle. Nous pouvons donc préciser que la troisième personne grammaticale est la non-personne ou la personne absente de la conversation en tant que locuteur ou allocutaire comme on peut l'appréhender dans les exemples suivants :

25. *Le soleil brille, il est haut dans le ciel*

26. *Jean travaille, il est courageux*

Maintenant, il nous faut faire intervenir la dimension transcendantale du langage pour mieux comprendre la nature exacte de ce « il » qualifié d'impersonnel.

Commençons par une remarque de BENVENISTE lui-même qui atteste que d'une part, si l'on veut exclure une personne présente aux sens physiques, elle sera désignée par la troisième personne. Il en est de même pour une personne dotée de tel pouvoir qu'en conséquence elle joue un rôle déterminant dans le maintien de l'équilibre au sein de l'organisation sociale, pareille personne ne peut être désignée que par la troisième personne :

Cette position toute particulière de la 3^e personne explique quelques-uns de ses emplois particuliers dans le domaine de la « parole ». On peut l'affecter à deux expressions de valeur opposée. *Il* (ou *elle*) peut servir de forme d'allocution vis-à-vis de quelqu'un qui est présent quand on veut le soustraire à la sphère personnelle du « tu » (« vous »). D'une part, en manière de révérence : c'est une forme de politesse qui élève l'interlocuteur au-dessus de la condition de personne et de la relation d'homme à homme. (BENVENISTE, 1982 [1966], p. 231)

Cette manière de révérence existe dans une forme particulière dans une langue malgache régionale. Chez les Antandroy, pour extraire le notable ou le dignitaire des conditions humaines, ses parties de corps ne peuvent pas être nommées par leurs noms ordinaires, communs à tous les humains ; mais seulement par leurs fonctions. Ainsi, on ne peut pas dire de lui « votre *œil* ne voit-il pas cela ? » ; mais seulement « votre *vision* ne voit-elle pas cela ? ».

Ce qui veut dire que l'homme ainsi traité n'appartient plus au rang d'individu dans le social, il reçoit de la sorte l'assomption au rang d'ancêtre protecteur des vivants et appartient à la transcendance verticale au titre de divinité.

Il existe aussi dans la salutation matinale dans la langue malgache, et cela est commun à toutes les variantes régionales, une forme de manifestation grammaticale de cette appartenance à la sphère divine.

La nuit est pour la plupart des peuples du monde le lieu de tous les dangers parce que d'une part, la transcendance horizontale qui permet aux membres de la communauté d'être solidaires les uns aux autres ne fonctionne pas à cause du sommeil. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'avant de dormir, il faut se souhaiter une « bonne nuit ». D'autre part, la nuit est le lieu des ténèbres, ainsi les actes répréhensibles peuvent être commis à l'insu de tous. Il est donc important de pouvoir passer la nuit sans encombre.

Alors quand la transcendance horizontale cesse d'être opérationnelle, la transcendance verticale prend le relais. Ainsi, on s'aperçoit que la notion d'homme est inséparable de la double transcendance. Pendant la nuit, l'homme se remet entre les mains de la transcendance verticale pour se protéger des dangers, et, quand le matin, dans le rituel de la salutation, il est demandé à un individu la manière dont il a passé cet intervalle de temps au cours duquel la transcendance horizontale était inopérante, il répond :

27. *Nafohany [levé par lui], il m'a levé*

Ce « il » représente la divinité de la transcendance verticale qui a daigné accorder sa protection à l'homme. Cette forme de la troisième personne se justifie par le fait que les divinités ne sont pas des personnes mais des êtres dotés de pouvoir immense sur l'homme. Elle fonctionne en tant que marque de la distance incommensurable qui sépare le monde de l'homme du monde du divin.

On peut verser au compte des arguments militant en faveur de cette assomption au rang de divin le rapport interlocutif entre parent et enfant. Bien que l'enfant soit en âge adulte et qu'il connaisse parfaitement le nom de ses géniteurs, il lui est interdit de prononcer ces noms sous peine de sévère punition, il lui faut un terme d'adresse spécifique « père » ou « mère » pour marquer qu'il doit la vie à ces individus.

Pareillement, bien que les divinités possèdent des noms, il est interdit de prononcer ces noms en dehors d'un rituel solennel car ce serait les réduire au rang des humains. C'est pour cette raison que dans le décalogue, il est interdit de prononcer le nom de Dieu hors d'un rituel :

Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain ; car l'Éternel ne laissera point impuni celui qui prendra son nom en vain. (Exode, 2 :7)

Pour respecter donc ce tabou linguistique, car c'est de cela qu'il s'agit, le pronom « il » est mis en lieu et place du nom d'un divin quand on veut se référer à lui. La raison de ce tabou linguistique est qu'il est possible que nous fassions des choses qui soient susceptibles de fâcher les divins en se référant immédiatement à leur nom. À ce titre le « il » est un euphémisme pour le nom du divin. Cela est confirmé par deux faits. Le premier, quand un pêcheur vezo³ rentre bredouille et qu'on lui demande où sont les poissons, il répond :

28. *Tsy nomeny [pas donner lui], il n'a pas donné*

Ce « il » peut être le dieu de la mer ou le dieu de la pêche, ou encore le dieu des poissons, mais peu importe, c'est lui qui préside au destin du pêcher et décide de lui donner ou pas de poisson. Ce dessein impénétrable du divin est qualifié par HEIDEGGER d'« ouverture au monde » :

« Le produit, dans sa solidité, confère à ce monde une nécessité et une proximité propres. L'ouverture d'un monde donne aux choses leur mouvement et leur repos, leur éloignement et leur proximité, leur ampleur et leur étroitesse. Dans l'ordonnance du monde est rassemblée l'ampleur, à partir de laquelle la bienveillance sauvegardante des dieux s'accorde ou se refuse. (HEIDEGGER, [1949]1987, p. 48)

Le deuxième fait est celui déjà présenté par BENVENISTE, à savoir que la non personne est représentée par « il » avec cette idée que les divinités sont des non personnes et qu'elles sont du genre masculin.

On comprend mieux donc maintenant que si les verbes météorologiques du français ont pour sujet un « il », c'est parce qu'il y a justement cette croyance que c'est dieu qui préside aux conditions climatiques. En conséquence, quand on dit :

29. *Il tombe des hallebardes*

Nous sommes en face d'une construction transitive du verbe « tomber » que le vocabulaire de la politique a retrouvé actuellement dans la succession du pouvoir : le président entrant est considéré comme le tombeur du sortant. De ce point de vue, il n'est plus possible de prendre « des hallebardes » comme un sujet réel, il est bel et bien un complément d'objet.

Si cette interprétation du tabou linguistique concernant le nom de dieu est acceptée, il nous reste maintenant à expliquer le mécanisme qui mène à (14) : *Il court des bruits fâcheux* qui ne relève plus des événements climatiques attribuables aux divinités.

D'un point de vue de la pragmatique, l'emploi de « il » dans les verbes météorologiques a pour force illocutoire première une préservation de la face qui consiste à

³ Population du Sud-Ouest de Madagascar de la région de Toliara et dont la principale activité est la pêche marine.

respecter un tabou linguistique. On peut ensuite y distinguer une reconnaissance de la puissance divine qui accomplit ce que bon lui semble. Ce qui veut dire que conformément au principe d'ouverture au monde de HEIDEGGER, du point de vue de la transcendance verticale, ce qui doit s'accomplir s'accomplit. Ce qui revient à dire que le « il » dans les verbes météorologiques exprime cette puissance divine.

Nous en concluons que le « il » dans (14) récupère par délocutivité cette puissance divine en imposant le caractère inéluctable de ce qui est ainsi prédiqué. C'est ce que nous permet de mesurer dans le contraste entre (30) et (31) :

30. *Soa propage des bruits fâcheux.*

31. *Il court des bruits fâcheux*

Dans (30) les bruits fâcheux sont attribuables à la volonté ou à l'initiative de Soa alors que dans (31) ces bruits relèvent de l'immanence ou des cours logiques des choses tel qu'un fleuve finit inexorablement à la mer. C'est ainsi que les tournures impersonnelles donnent pragmatiquement à l'énoncé la force illocutoire de l'indiscutable ou de l'inéluctable :

32. *Il est nécessaire de revisiter la grammaire.*

33. *Il apparaît une atmosphère électrique*

34. *Il paraît que la terre est ronde*

En définitive, le pronom « il » dans ces emplois qualifiés d'impersonnels a pour mission d'effacer la personne qui parle au profit de cette forme délocutive dont la force dérive de celle des divinités, qui, elles, sont censées effectuer dans le monde physique des actions comme la pluie, la neige, le vent, etc.

35. *Il pleut, il vente, il neige*

Les exemples de (35) sont évidemment transformables en (36) sans que cela entraîne à considérer « pluie », « vent » et « neige » comme des sujets réels, ils sont des objets dans une construction transitive de leur verbe :

36. *Il tombe de la pluie, il souffle du vent, il descend de la neige*

Nous soutenons par ailleurs (RAKOTOMALALA, 2016) que la délocutivité est une conversion d'un acte physique en acte linguistique, on comprend mieux que les exemples du type de (37), (38) et (39) transposent au niveau du langage les actes effectués dans le monde par les divinités, grâce à l'emploi de la forme « il » :

37. *Il faut du temps au temps*

38. *Il est temps maintenant*

39. *Il y a du temps pour chaque chose*

La grammaire Larousse (DUBOIS & LAGANE, 2014) à plus d'un demi-siècle de distance, et après avoir perdu JOUANNON comme auteur, reprend exactement le même exemple et la même analyse pour le cas du sujet « il » dont nous nous occupons :

40. *Il lui arrive une aventure extraordinaire (Ibid. p. 20)*

C'est, il nous semble, une attitude symptomatique de la résistance au changement, car entre temps – dans l'intervalle qui sépare les deux versions – nous lisons ceci dans *Le bon usage* (GREVISSE, 1997[1993]) :

Certains grammairiens contestent que *il* soit purement formel. Voir surtout L. Spitzer, *Stilstudien*, I, pp.160-222 : pour Spitzer, *il* a une valeur mythique ; c'est « le grand neutre de la nature », « une périphrase pour *Dieu* », « un euphémisme » ; *il pleut* doit être rapproché de *Jupiter tonat* « Jupiter tonne » des Latins. (GREVISSE, 1997[1993], p. 305)

Ainsi, dire *il pleut* revient à dire : *il fait de la pluie* au même titre que nous disons : *il fait noir* ou *il fait sombre*, dans lesquels exemples, il est hors de question de faire de « pluie », « noir » ou « sombre », le sujet réel du verbe « faire ».

Toliara, 17 février 2018

Travaux cités

BENVENISTE, E. (1982 [1966]). *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris: Gallimard.

CHOMSKY, N. (1979 [1957]). *Structures syntaxiques*. Paris: Seuil.

DUBOIS, J., & LAGANE, R. (2014). *Grammaire*. Paris: Larousse.

DUBOIS, J., JOUANNON, G., & LAGANE, R. (1961). *Grammaire française*. Paris: Larousse.

GREVISSE, M. (1997[1993]). *Le bon usage*. Paris: Ducolot.

HEIDEGGER, M. ([1949]1987). *Les chemins qui ne mènent nulle part*. Paris: Gallimard.

HOMERE. (2001). *L'Iliade et l'Odyssée*. Paris: Diane de Selliers.

LARCHER, P. (1985). Vous avez dit "délocutif"? *Langages*, 80, pp. 99-124.

RAKOTOMALALA, J. R. (2016, Janvier 5). *Délocutivité et salutations*. Récupéré sur HAL archives-ouvertes.fr: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01250833/document>

RAKOTOMALALA, J. R. (2017, Décembre 9). *Logique narrative et acte de langage*. Récupéré sur HAL: HAL Id: hal-01660020